

## L'AVENIR DE L'ART DANS LES DUNES D'OSTENDE

*Par Guy Duplat*

L'exposition d'art contemporain, "Freestate", à Ostende, est une aventure à risques. Un parcours dans une friche remplie de mouettes, pour découvrir les jeunes artistes qui comptent et leurs univers.

Quel est l'art émergent aujourd'hui ? Que nous préparent les jeunes artistes ? La question est difficile car seul le temps fait le tri. Le musée de Tokyo avait déjà tenté une réponse avec son exposition «Dynasty». L'exposition «Freestate» qui vient d'ouvrir à Ostende et qui se tient tout l'été, tente des réponses possibles. Cinq jeunes commissaires ont chacun choisi chacun, des artistes en qui ils croient. Ils sont 21 artistes, tous de moins de 35 ans (c'était la limite d'âge pour les artistes comme pour les commissaires).

Ils travaillent en Belgique, essentiellement à Bruxelles, sont souvent flamands mais sont aussi francophones ou venus de l'étranger (Corée, Allemagne, France, Arménie). Visiter «Freestate» à Ostende est une aventure dans l'art en train de se faire. Il faut abandonner ses clichés, ses présupposés et se plonger dans des propositions neuves, originales. L'ensemble est par définition, hétéroclite et inégal, car ces œuvres sont extrêmement variées, tant sur la forme (installations, peintures, sculptures, vidéos, sons, land art, techniques mixtes) que sur le fond (œuvres politiques, poétiques, conceptuelles, formelles). Difficile de trouver un fil rouge, à l'instar d'un art contemporain qui part dans tous les sens et qui est devenu idiosyncrasique (ne se justifiant que de lui-même). D'aucuns ont tenté malgré tout de trouver une ligne commune, qui aurait alors pour noms, la nostalgie, le souvenir, l'intimité.

Si pour la majorité des visiteurs, les noms proposés sont encore inconnus, ce sont souvent des artistes déjà bien installés, exposés dans de nombreux musées et représentés par des galeries importantes.

Ostende en été, ce n'est pas que la plage. Le musée de la ville propose toujours la belle rétrospective de Jean Brusselmans, peintre précurseur des modernes. Et fin juillet il y a un festival très couru de théâtre (parfois surtitré) et de musique (lire ci-contre). Le collectif «Vrijstaat O.» (Ostende, Etat libre) dont le directeur artistique est Hendrik Tratsaert, y ajoute l'art contemporain.

Un premier «Freestate» avait déjà été remarqué en 2006, installé alors dans l'ancien hôpital militaire au milieu des dunes, une zone aujourd'hui lotie avec de beaux appartements proches de la mer (de l'architecte Stéphane Beel). Hendrik Tratsaert a trouvé cette fois, un autre lieu original, dans la partie industrielle du port d'Ostende, de l'autre côté du chenal, au début de la route vers Bredene. Ce sont des anciens docks et

dépôts. Une friche occupée d'abord par les mouettes et leurs cris.

On peut l'atteindre par un bac-navette depuis le port de pêche d'Ostende ou en venant par la route (ou le tram, arrêt : «Weg naar Vismijn»).

Le centre de l'expo est situé sur le quai Hendrik Baels (du nom du père de la princesse Liliane) dans un ancien atelier de filets de pêche. Le parcours se poursuit dans un bunker et dans une ancienne chapelle. On peut le suivre à pied ou en vélo. C'est la côte belge plus authentique, avec ses ciels de cumulo-nimbus, le vol des oiseaux, les odeurs de poissons. Certains artistes frappent d'emblée. Comme le jeune couple Sarah et Charles (nés en 1979 et 1981). Ils développent des installations, des décors, dans lesquels le spectateur est immergé (ils viennent de faire un décor pour l'Opéra d'Anvers). Avec «Overcast», on pénètre dans une grande salle plongée dans le noir. Une lumière s'allume alors sur l'image fantomatique d'une chambre d'enfants, au fond de la pièce, avec de la pluie. Une image pleine de nostalgie, de souvenirs, de tendresse un peu triste. Mais quand on veut s'en approcher, la lumière diminue jusqu'à disparaître. Nos souvenirs sont insaisissables. Quand on veut s'en emparer, ils meurent. L'image aperçue est en réalité un vrai décor, une vraie chambre reconstituée avec de la vraie pluie.

Une autre de leurs pièces est «Co-mu-mi-fication» : on entre dans une petite pièce en désordre, comme si une bagarre venait d'y avoir lieu. On découvre alors un moniteur vidéo sur lequel on se voit entrer dans la pièce. Rien de spécial, sauf qu'apparaît alors dans l'image, allant vers soi, un couple en train de se battre violemment. C'est un artefact informatique, mais l'image trouble : on devient acteur malgré soi, voyeur d'une dispute conjugale.

L'Arménien de Gand, Mekhitar Garabedian (né en 1977), propose des installations sur l'histoire de sa famille, comme ces images d'anniversaires, déchirées et disparaissant alors qu'on entend le «Joyeux anniversaire» dans toutes les langues.

Ief Pincemaille (1976) évoque sa performance sur la page : 2 kilomètres de long pour prouver que la Terre est ronde. Jasper Rigole (1980) montre un aspect de son travail fou d'archivage universel des souvenirs de famille.

Nick Ervinck (né en 1981) est déjà présent dans de nombreuses collections (celle de Walter Vanhaerents, par exemple). Il travaille sur ordinateur des formes complexes que parfois, il restitue en 3D, le travail très graphique, futuriste d'un créateur de formes. Les Français Patrice Gaillard & Claude (1974-1975) font des recherches formelles très soignées, sur l'objet, la peinture, la sculpture. Le photographe Jimmy Kets (né en 1981), est une sorte de Martin Parr utilisant avec dextérité la couleur saturée pour se moquer avec humour de notre société de loisirs, sur les plages belges ou espagnoles. On découvre aussi le groupe de guérilla artistique Jessica Baxter, venu en commando faire un travail en béton et cannettes de bière, dont le nom «Ambugula» est une contraction d'Ambiguïté et Dracula.

Il y a aussi des peintres comme Kati Heck (1979) et ses bourgeois vulgaires et ridicules (à la manière de Kippenbeger), **MATTHIEU RONSSE** (1981) qui subvertit la peinture dans des installations foutraques et Vadim Vosters (1979), belle révélation qui pose sa peinture sur tous les supports et en explore les limites, dans une fenêtre au fond du bunker et dans une superbe grande peinture dans le chœur de la chapelle.

«Freestate» est une aventure risquée. Il faut braver le premier abord du genre friche pour pénétrer dans des univers. Mais comment alors ne pas être ému quand on découvre la vidéo de Pieter Geenen (1979). Un film la nuit, on ne voit rien d'autre que quelques petites lumières, qui clignotent. Il a filmé depuis une barque de réfugiés clandestins arrivant en pleine obscurité sur le rivage de Lampedusa. Il a réalisé le même type de film «politique» au mur coupant Chypre.